

COMMENT TRADUIRE LES PSAUMES ?

I

Dans quelle langue ?

« Question déjà résolue pour vous, nous dira-t-on, puisqu'il y a trois ans votre Psautier a paru dans la Bible de Jérusalem. » Le moment n'en serait pas moins indiqué pour nous interroger à nouveau sur notre méthode, ici où est envisagé dans son ensemble le problème des meilleurs contacts possibles entre le texte sacré et la masse des fidèles.

Mais il y a deux raisons plus présentes encore de nous expliquer : d'une part, notre traduction ayant suscité quelques remarques et controverses, nous avons à nous demander quels enseignements elle doit en retirer; d'autre part, nous avons, depuis un an, entrepris de reviser entièrement notre travail, non pas seulement en vue de la Bible manuelle, où il devra prendre forme définitive, mais afin de pourvoir tant aux convenances de la récitation en commun qu'aux exigences de l'usage liturgique. En poursuivant cette refonte, nous ne cessons d'avoir devant nos regards les observations qui nous ont été communiquées, profitant de ce qu'elles ont de juste, et ne maintenant nos principes, quand il y a lieu, qu'après les avoir confrontés avec ces critiques.

Certes, sur quelques points et auprès de quelques lecteurs, nos psaumes n'ont pas été sans produire un effet de surprise; effet qui a pu avoir l'avantage de raviver l'esprit d'examen, mais qui à aucun moment ne saurait avoir été recherché pour lui-même. Notre règle constante, je tâcherai de le montrer, — et sans doute il est plus facile de la formuler que de n'y pas manquer, — était que le traducteur ne doit pas s'interposer entre la page et l'esprit. Sa position est comparable à celle de l'interprète en musique : il doit reprendre à son compte un texte connu, pour le vivifier, mais il doit s'abstenir de substituer ses intentions à celles

de l'auteur. Si nous espérons montrer un pouvoir encore neuf des psaumes, sans quoi notre intervention était inutile, ce ne pouvait être une nouveauté de notre écriture, mais bien une des nouveautés perpétuelles d'une parole inépuisable : c'est à elle-même que nous devons faire ressembler celle-ci toujours mieux, « non pas à nous, Seigneur!... »

Il est vrai qu'un élément de choc, essentiel à nos yeux chez le psalmiste, nous semblait avoir été effacé par la plupart de nos prédécesseurs; aussi nous efforcions-nous de nous remettre dans le premier instant où chaque verset était une attaque sur l'âme avant que trente siècles eussent amoncelé des habitudes.

D'une manière générale, le texte biblique a passé chez les traducteurs français par un petit nombre de préventions concernant le style : les uns s'assurent qu'un langage si abrupt, déroutant pour le lecteur peu préparé ou formé par une éducation latine, ne lui sera pleinement accessible qu'au prix d'une paraphrase; — et de là, favorisé encore par une tradition de « belles infidèles » qui a la vie dure, le type des traductions qui ne prétendent pas rivaliser, mais expliquer ou reconstituer. D'autres, plus sensibles à la nécessité des équivalences, demandent que, du moins, la langue du traducteur se garde de reproduire les aspérités de l'original, et qu'elle se conforme, non pas au naturel de celui-ci, mais à celui du tempérament français pour procurer une lecture « coulante »; autrement dit, la fidélité doit s'attacher à un sens fondamental sans le croire indissoluble d'une forme donnée, et l'on préjuge toujours un peu que le premier sera compris d'autant mieux qu'il n'aura pas à s'encombrer de la seconde. Enfin un parti de jeunesse s'applique à faire passer l'éternel de la Bible dans ce que notre parler courant a de plus actuel, en comptant sur les disparates mêmes pour servir d'assaisonnement, — en somme on « met à la page » les antiques versets.

Ces diverses vues se rangent toutes à quelque degré sous une même rubrique, celle de l'adaptation; faisons de poser le problème toutes assez voisines pour produire des solutions qui impliquent plus ou moins l'emploi d'un écran.

Elles partent de l'idée qu'une séparation à peu près irréductible demeure entre nos manières de nous exprimer et des moyens d'expression qui sont exotiques et archaïques; on se résigne à une sorte de disjonction entre l'âme du texte et sa chair, parce qu'on a commencé par se persuader d'une antinomie entre langage de là-bas et langage d'ici. On ne s'en tirera, pense-t-on dès lors, que par des sacrifices, et il vaut mieux les faire sur la stricte exactitude que sur la pleine clarté, sur des formes qui sont passagères plutôt que sur une leçon qui est permanente. Dans de tels arbitrages, il y a évidemment une part de vérité que nul traducteur

ne doit perdre de vue, et surtout quand il s'agit de textes religieux. Mais est-ce la totale vérité, et dans quelle mesure peut-on penser impunément à dissocier la lettre de l'esprit¹?

On s'est peut-être trop tôt résigné à cette dissociation qui n'est pas toujours plus inoffensive que ces sacrifices ne sont indifférents. Naufrage inévitable, au bout du compte, que toute traduction ? peut-être ; mais ne peut-on sauver davantage ?

En prenant des libertés avec le caractère propre d'un écrit, on s'expose à lui retirer l'une des parts les plus délicates de sa vertu agissante. Prendre une direction un peu autre, il le faut bien, mais ne le faut-il pas en se souvenant du sens dans lequel se mouvait l'auteur ? Ce ton-là nous paraît brusque, cette construction illogique, ces images paradoxales ? mais cette voix que nous allons transposer de quelques tons, c'est dans sa tonalité propre qu'elle a été l'organe de l'Esprit. Ajouter, c'est sans doute amoindrir ; décaler, ce n'est pas remplacer des apparences, mais déplacer des valeurs, intervenir dans des efficaces. L'esprit souffle aussi *comme* il veut. Dans le commandement est impliqué un formalisme. Quand il s'agit de la parole suprême, son contenant a quelque chose de sacré. Dès qu'on se représente l'esprit hébraïque comme indigeste pour l'intelligence française, on risque d'encourager un moindre effort d'assimilation par un coup de pouce sur le poids de l'aliment. Nous nous sommes trouvés devant cette constatation qui peut sembler étrange : les psaumes ayant été traduits de cent manières depuis quatre cents ans, une de leurs forces caractéristiques, celle qui est *dans les types de mots et de phrases, dans les rythmes de sons et les rythmes de pensée*, n'avait guère paru digne d'être tout à fait prise en considération ; or, ces derniers points venaient, depuis quelques années, d'être mieux reconnus.

Non, certes, que nous parût plus légitime une superstition de pure littéralité : si, en surchargeant, on dénature, on ne déguise

1. Un littéralisme apparent peut atteindre en fait le sens jusqu'ici dérobé : Ps. 19, 4.

Crampon : Ce n'est point un langage, ce ne sont pas des paroles dont le son ne serait pas perceptible.

Ostervald (1885) : Il n'y a point en eux de langage ni de paroles, et toutefois leur voix est entendue.

Centenaire : [Ce n'est pas un langage articulé, ce ne sont pas des paroles, on n'entend pas leur voix.]

Jérusalem : Non point récit, non point langage, non point voix qu'on puisse entendre : par-dessus toute la terre en ressortent les lignes.

(Au lieu de s'appliquer à une fausse logique, qui rajoute sans éclaircir, on s'efforce de coller au texte et la vraie leçon se découvre : l'écriture des constellations s'adresse aux yeux.)

pas moins en calquant; d'un côté comme de l'autre, on reste à mi-chemin du but réel, car ce sont deux façons opposées d'adopter un même parti : dans les deux cas, on tient pour infranchissable un écart entre le produit étranger et l'habitude nationale; bien mieux, on en fait son affaire; la seule différence entre les deux procédés est que l'un exagère cet écart dans la direction de la langue qui traduit, et l'autre le souligne dans la direction de la langue qui est traduite. C'est toujours se décharger d'une moitié de la mission. Un traducteur qui fait marcher son auteur sur des béquilles ne lui donne sans doute pas l'air très valide; mais celui qui le fait balbutier ne lui donne pas l'air très communicatif.

Le problème n'est pas simple : il n'en est guère de plus difficiles pour un écrivain que ceux de la traduction, et ici s'ajoute cette grave responsabilité pour l'écrivain, qu'il entraîne l'exégète. Après quoi, il est indispensable que le texte issu de ces complexités ne garde d'elles aucune trace capable d'entraver la lecture. Ceci dit, ne saurait-on, dans l'ensemble, et compte tenu de l'infirmité humaine, éviter à la fois d'affaiblir et de forcer, de simplifier et de compliquer ?

Ce qu'il faut d'abord rendre à l'inspiration du psalmiste, c'est un langage qui ne soit pas une langue de traducteur (car, sûrement, telle n'a pas été la sienne), mais une langue de créateur (car telle a été au plus haut point celle du scribe de Dieu). Et cela ne veut pas dire qu'on se promette d'avoir du génie; cela implique seulement qu'on use d'un langage auquel ne manque *pas un de ses pouvoirs*, évidents ou secrets, notamment ceux qui tiennent dans *l'énergie des mots, des sons*, et des rapports que les uns ou les autres ont entre eux.

Ici nous retrouvons le souci de la clarté. Ce serait une grave erreur de croire qu'on sera d'autant plus clair qu'on s'étalera davantage. Donner *tout* le sens d'un verset, ce n'est pas en allonger les termes, c'est presque toujours en reproduire la contraction. Les traductions qui se plaisent à rajouter des transitions, des particules, de bienveillantes interpolations, sèment des formes passives au travers d'un langage d'action, endorment une énergie, réussissent, par une présentation morne ou amorphe, à pousser vers l'abstrait et l'insaisissable ce qui était direct ou tangible. On peut poser en fait que dans bien des cas l'ellipse, normale en hébreu, sera plus accessible aux lecteurs non prévenus (et qui, pour la plupart, s'expriment naturellement de cette manière entrecoupée et lacunaire) que les précautions des traducteurs qui diluent, délaient et noient leur auteur. En pareille matière, on ne saurait se représenter une pâte onctueuse comme le

style idéal, la clarté vraie sera souvent affaire de nerf et de muscle².

Pourquoi et comment la poésie est un instrument essentiel d'enseignement, il faut encore en dire un mot, beaucoup d'idées singulières s'étant répandues aujourd'hui sur la nature et le rôle de la poésie. Elle offre un double pouvoir : d'une part, rendre aux éléments du langage une vie neuve, en attribuant à chaque mot et à chaque assemblage et emplacement de mots et de sonorités *une valeur augmentée*; d'autre part, faire que la chose dite s'enfonce plus durablement dans l'esprit, grâce à des symétries de phrases et de sons, à toute une régularité et tout un serrage de formes, qui constituent la prosodie. Ainsi, chaque élément sonore et mental est à la fois ramené le plus près possible de l'instant où chaque chose recevait son nom, et placé dans les meilleures conditions pour n'être plus oublié. A ce titre, la poésie des hautes époques est *un conservatoire d'événements*, ceux-ci pouvant être, non seulement ceux qu'a voulu commémorer l'auteur, mais au moins autant les chocs et sentiments éprouvés par le lecteur ou auditeur. Dès lors, on comprend que la poésie se taille plus ou moins, dans la langue commune, un vocabulaire, une syntaxe, une musique, sans lesquels ce qui lui a été confié change de figure et se trouve démuné de sa puissance de morsure³.

Il ne s'agit pas du tout d'imiter et collectionner les étrangetés de tel idiome considéré comme insolite par rapport au nôtre, mais de rester en contact avec les principes auxquels ressortent ses caractéristiques. L'attitude à rechercher sera celle d'un écrivain qui travaille à rendre sensibles pour des lecteurs des marques et procédés d'écrivain. Ce soin peut paraître banal ou impertinent, et pourtant combien il est arrivé rarement que l'intention des traducteurs ait été de faire du Psautier français une œuvre *écrite* dans toute la force du terme, et surtout écrite autant que possible *comme écrivait l'auteur*! A partir de là, entrer dans la rivalité des deux langages, hébreu et français, si relatifs que

2. Il va de soi que le genre didactique et gnomique comporte en certains passages, en certaines pièces (Ps. 110), une part de platitude et que la traduction s'y conforme.

3. 29, 3. *Crampon* :

La voix de Yahweh au-dessus des eaux,
... Yahweh au-dessus des vastes eaux.

Jérusalem :

Clameur de Yahvé sur les eaux,
Yahvé sur les eaux innombrables !

51, 6. *Ostervald* :

J'ai péché contre toi, contre toi
proprement, et j'ai fait ce qui
est désagréable à tes yeux.

Jérusalem :

Contre toi, toi seul, j'ai péché,
ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait.
(Effort vers la forme nue et énergi-
que, avec rythme des trois accents.)

demeurent les résultats, ce ne sera plus se rallier à un littéralisme, c'est-à-dire se cantonner sur des abords et s'accrocher à du pittoresque, mais concentrer son attention sur les mouvements essentiels qui furent propres à un certain organisme verbal, — tenter d'épouser les démarches vitales d'une certaine parole.

Car voici la chose dont il doit être question : *la vie*. La plus grande vie possible, toute la vie sans déperdition, du psaume. Sur cela, qui accepterait de retrancher ? Une vie à lui rendre en nous, qui reste la plus digne de celle qu'il avait en son origine. Ne le faisons pas baisser. Or, on aura beau s'en remettre au pouvoir donné à l'esprit de se mouvoir par delà les mots, d'exister même en dépit d'eux, ce qui leur a été confié ne peut plus tout à fait s'en libérer. D'un certain accent mis en eux, d'un certain ordre mis entre eux, dépendra leur pénétration dans l'intelligence, leur demeure dans la mémoire. Ce n'est pas simplement de récrire le Psautier ni en français ni en un pseudo-hébreu qu'il s'agit, mais de *l'écrire en français comme il l'était en hébreu*⁴.

Dire qu'il y a dans cette double nécessité une question d'art signifie seulement qu'il y a une question d'*instrument*. Songeons que ce terme même de « psaume » a été imaginé par les Septante pour rappeler tout le caractère instrumental du genre. *La vitalité de l'expression, c'est déjà une émanation de la vérité*; le psaume pose au premier chef une question de potentiel; avec ses cymbales, ses coups frappés peut-être sur le sol, il compte sur des entraînements sensibles. D'où, nouvelle règle : pas de délestage, pas de dévitalisation, et pas de solutions de désespoir; la paraphrase, l'arrondi, la forme explicative, la substitution de l'oratoire au poétique, ou d'un poétique moderne et raboté à un poétique original et âpre, sont des pis aller, et les versions brutes du mot à mot ne sont pas moins de l'à peu près.

Quand chaque énonciation revêt un prix incomparable, on ne peut pas s'exprimer de n'importe quelle façon : dans les choix

4. 78, 39. *Crampon* :

Il se souvint qu'ils étaient chair,
un souffle qui s'en va et ne revient
plus.

Jérusalem :

Il se souvenait : eux, cette chair,
Ce souffle qui s'en va sans retour.

(Mouvement conservé au 1^{er} stique,
ressenti en français au 2^e.)

De même, 24, 1. *Centenaire* :

A Yahvé appartient la terre avec ce
qui la remplit,
le monde avec ceux qui l'habitent.

Jérusalem :

A Yahvé la terre et sa plénitude,
le monde et tout son peuplement.

(Respect du rythme de forme et de
pensée, en substituant, au stique 2,
substantif à forme verbale.)

faits une fois, il y a *un minimum d'intangible*, et c'est la première qualité que doit se proposer d'avoir à son tour la traduction. Or, combien en connaît-on chez nous où mots et phrases ont été préférés par amour, pour leur valeur personnelle, si l'on peut dire, considérés comme irremplaçables et non pas comme des condoléances exprimées sur des emplacements de ruines? Qui sait jusqu'à quel point les valeurs de pensée ne seront pas touchées par quelque flottement sur les valeurs de forme? S'approcher le plus possible d'un intangible français par fidélité à l'intangible hébreu⁵ apparaît comme le premier objectif; la survivance du texte est à ce prix, et son efficace : il est *mnémonique avant tout*; il a retrouvé cette propriété dans l'admirable Vulgate; qu'en français elle manque encore à toute la Bible, nous ne sommes pas les seuls à en exprimer la surprise et le regret.

Ici nous nous guidions sur le mot d'un esprit religieux, qui est aussi l'un de nos meilleurs écrivains : Julien Green se plaint dans son *Journal* que les catholiques français n'aient jamais eu à leur disposition une Bible qui fût « *citabile* » et pût jouer ainsi le rôle primordial qu'il voit assumer par la version consacrée en pays anglican.

Une Bible *citabile*, — mot révélateur! souhait qu'on ne peut plus oublier. Combien d'entre nous avaient pu jalouser déjà les pays germaniques où tout enfant apprend à aimer tout ensemble sa religion et sa littérature dans une Bible qui est le plus beau et le plus connu des livres *nationaux*! où l'homme de la rue cite normalement l'Écriture et lui demande des références pour sa vie quotidienne. Là-dessus, aucune illusion possible : ni Lemaistre de Sacy, en dépit de sa persuasive éloquence faite pour la lecture à haute voix, et d'ailleurs inspirée par la Vulgate, ni Crampon, malgré sa fidélité savoureuse, ni Ostervald ou Segond, à travers leurs sinuosités suggestives, n'ont jusqu'ici mérité chez nous de se graver dans les mémoires au même titre que de beaux poèmes. Le premier seul peut passer pour un monument littéraire, mais il reste loin de l'original et de sa façon de dire toutes choses.

Ainsi y a-t-il deux questions qu'on semble s'être assez peu posées : pourquoi Dieu a-t-il choisi de s'exprimer par la poésie? et pourquoi a-t-il choisi *cette poésie-là et non une autre*? A l'instant où on se les pose, une autre arrive aussitôt : nous appartient-il de défaire ces choix? et, si nous sommes impuissants à les reproduire exactement, ne faut-il pas au moins que nul effort ne

5. 42, 6. Crampon :

Pourquoi es-tu abattue, ô mon âme
et gémis-tu sur moi?

Jérusalem :

Qu'as-tu, mon âme, à défaillir,
que gémis-tu sur moi?

soit négligé pour atteindre une certaine qualité poétique, — celle-là même qui faisait confier à telle forme un enseignement suprême pour qu'il ne puisse pas être oublié⁶ ?

On explique volontiers aux Français qu'une langue aussi logique et rigoureuse que la leur se prête mal à la traduction, et les étrangers ne sont pas les derniers à la taxer de raideur et de pauvreté. Nous ne pensons pas lui faire tort en ayant supposé qu'elle donnerait peut-être ce qu'on ne lui avait pas encore bien demandé⁷; ces traits mêmes qu'on lui reproche peuvent trouver occasion de convenir à certaines nécessités de l'hébreu, qui manifeste un goût analogue pour la formule lapidaire, qui obéit aux mêmes règles d'accentuation. Sans doute, il n'est guère de commune mesure entre notre syntaxe et la sienne, où la logique intervient peu et qui consomme extrêmement peu de ciment; mais c'est déjà beaucoup si l'on part du principe que, une profération solennelle exigeant une voix solennelle, le style non plus ne devra se contenter de l'usuel, mais admettre quelque allure irrégulière. La vraie réussite, ce serait, si l'on pouvait, de tailler dans le vocabulaire et la syntaxe communs un tissu assez « férié » pour qu'il soit prémuni contre tout dégât, et pourtant si peu gênant que ceux mêmes qui se l'approprieraient n'eussent pas soupçon qu'on soit moins naturellement habillé le dimanche que les autres jours. Sera-t-il permis d'invoquer ici l'autorité d'un poète qui ne fut que trop attentif à son métier, mais qui le con-

6. 51, 10. *Crampon* :

Fais-moi entendre (des paroles) de joie
et d'allégresse;
les os que tu as broyés tressailleront
d'aise.
Détourne ta face de mes péchés,
et efface toutes mes fautes.

Jérusalem :

Rends-moi le son de la joie et de la
fête,
et qu'ils dansent, les os que tu broyas!

Détourne ta face de mes fautes,
Efface de moi toute malice.

(Nous préférons les termes les moins
pâles, les formes verbales les plus
courtes, les rencontres de sonorités.)

126, 5. *Crampon* :

Ceux qui sèment dans les larmes
moissonneront dans l'allégresse.
On s'en va en pleurant,
portant et jetant la semence;
on reviendra avec des cris d'allégresse,
en portant ses gerbes.

Jérusalem :

Les semeurs qui sèment dans les lar-
mes
moissonnent en chantant;
on s'en va, on s'en va en pleurant,
on porte la semence;
on s'en vient, on s'en vient en chan-
tant,
on rapporte les gerbes.

7. 116, 3. *Crampon* :

J'aime Yahweh, car il entend
ma voix, mes supplications.

Jérusalem :

J'aime ! car Yahvé écoute
le cri de ma prière.

naissait bien ? Valéry, préfaçant une traduction de poésie asiatique, disait pour les poètes de tous pays : « Il existe un sentiment du poids et des puissances des mots, il existe une possession profonde, et comme organique, des fonctions de la syntaxe, un goût de l'enchaînement des formes, de la manœuvre des unités du discours... » En effet, les hommes que ces soucis habitent peuvent se rencontrer dans une sorte de langage perpétuel par delà les différences des langages momentanés; nullement en vertu de quelque égalité dans les talents, mais, avant tout, grâce à cette conviction toute simple que le devoir est de trouver des façons de dire *qui ne puissent plus être remplacées par d'autres*⁸.

Mais ceci n'est malheureusement pas simple, comme on le voudrait. Il n'est rien sur quoi les hommes se montrent plus susceptibles que sur leurs façons de parler. Particulièrement, il leur est difficile, et un peu déplaisant, de croire que l'ordre selon lequel des mots sont rangés dans une phrase tire à conséquence; on ne les en persuade guère que si on peut leur démontrer les malentendus pratiques auxquels ils courent en méconnaissant cette nécessité. S'ils voient manifester un égard marqué pour tel mot, et tel emplacement de mot, préférés à tels autres, ils reculent comme devant une menace dirigée contre leur règle de conduite. Or, rien ne paraîtrait plus malséant que de sembler faire servir le psaume à un semblant de provocation.

Toutes ces observations reviennent à dire qu'il nous faut ici *un minimum de style poétique*, avec *un minimum de style hébraïque*, et à s'attendre que l'un et l'autre comportent un minimum de surprise; mais peut-être, après tout, le psaume original n'a-t-il point passé dans sa nouveauté sans étonner le peuple même en qui il était né. Le tout est que la surprise ne puisse apparaître comme gratuite ou complaisante. C'est à cette précaution que nous tentons de revenir toujours.

Nous le faisons désormais en nous rapportant constamment à l'expérience que représente notre publication de 1950 : sans que nous nous y soyons attendus, elle a permis justement de mesurer la proportion selon laquelle telle innovation pouvait être ou non retenue. Puisque nous nous proposons une forme qui fût le moins possible soumise aux variations, telle résistance à telle de

8. 127, 1. *Centenaire* :

Si Yahvé ne bâtit la maison,
C'est en vain que peinent les maçons;
Si Yahvé ne garde la ville,
C'est en vain que veille la sentinelle.

Jérusalem :

Si Yahvé ne bâtit la maison,
en vain les maçons peinent;
Si Yahvé ne garde la ville,
en vain la garde veille.

(Les mots, sauf un, sont tous ceux de notre prédécesseur, mais un rythme mnémonique est ajouté.)

nos tentatives devait nous ramener à la limite de ce qui sera acceptable, non point par un petit nombre, mais par la grande majorité, et, s'il n'est pas impossible, par tous. Les chances et les bonnes volontés ont permis que, parmi les rédacteurs, l'un fût venu de l'extrémité où l'on tend à un texte explicatif et coulant, un autre de l'extrémité opposée, et que d'un même mouvement tous deux se rencontrent maintenant sur la nécessité, — bien plus, sur la possibilité de concilier à peu près sur tous les points les deux tendances. Autrement dit, le grand travail consiste à poursuivre une forme à la fois définitive en elle-même et au goût des plus larges auditoires. Et ce travail a pu s'opérer, pareil en petite équipe, à celui d'un écrivain unique soumis à une discipline homogène.

Prenons garde à certains malentendus fréquents dans tout ce qui concerne le parlé et l'écrit, et que la malice de maint écrivain n'a que trop favorisés. Il y a, et peut-être en France plus qu'ailleurs, une tendance à confondre le naturel avec le tout fait; nos meilleurs auteurs, La Fontaine, La Bruyère, Malherbe, ont multiplié à cet égard des axiomes qu'ils prenaient bien soin de contredire en pratique; plus ils raffinaient sur la fabrication de leur langage personnel, tout littéraire parce que, tout bonnement, écrire c'est faire de la littérature, et plus ils proclamaient la nécessité d'emprunter aux crocheteurs leur langage. Il faut en prendre son parti, *on n'écrit que dans une langue écrite*⁹, qui n'est jamais tout à fait la langue parlée, qui en diffère d'autant plus que, se rapprochant du solennel (sacré, poétique), elle exige le recours à des moyens privilégiés. On sait, d'ailleurs, qu'au temps où furent probablement rédigés la plupart des psaumes, l'hébreu biblique lui-même ne devait plus guère être parlé en Israël, mais constituer une langue réservée. Ceci ne nous convainc pas, bien entendu, d'employer un français qui soit conventionnel; mais ceci nous amène à nous demander si ce n'est pas l'emploi d'un français réduit à sa plus simple et pauvre expression, et faisant tout pour passer inaperçu, qui serait ici arbitraire. Encore une fois, ce n'est pas une simplicité à notre taille, à notre commodité, qui est l'objectif, mais bien celle qui procurera à la leçon biblique le maximum de transparence¹⁰.

9. On entend ici, pour les psaumes, une langue de caractère écrit, encore qu'elle soit d'autant mieux écrite qu'elle devra instituer un usage oral indéformable.

10. 8, 5. *Crampon* :

Qu'est-ce que le mortel, pour que tu
te souviennes de lui,
et le fils de l'homme, pour que tu
t'intéresses à lui ?

Jérusalem :

Qu'est-ce donc le mortel, que tu en
gardes mémoire,
le fils d'Adam, que tu en prennes
souci ?

Telle rhétorique, telle rythmique, appelées par le psalmiste au secours de son exaltation ou de son angoisse, ne sont que des accidents; mais par ces sortes d'accidents il a été fait que cette exaltation ou cette détresse nous deviennent communicables¹¹. Appellerons-nous encore accident le fait que cette voix nous vienne d'Asie? En terre d'Asie, l'effet des paroles a été lié à des structures linguistiques et rythmiques; celles-ci ne s'acclimatent pas facilement ni entièrement, du moins faut-il qu'on ne considère pas d'avance la partie comme perdue, qu'on ne la reperde pas à plaisir. Ayant la double expérience des versions anglaises et françaises, Green encore déplore que jamais le lecteur catholique français ne dispose d'une Bible qu'il « aime », qui soit sa Bible, comme est pour le lecteur anglican la version de 1611, dite du roi Jacques : il ne lui « paraît pas possible de traduire aussi bien hébraïquement (elle a fait passer dans la langue des tournures hébraïques). Et puis elle aura toujours raison à mes yeux parce qu'elle est la plus belle¹² ».

Répetons-le, on n'entend pas tant reproduire des formes, ce qui serait littéralisme, que rejoindre des forces, ce qui sera réanimation. Ce n'est pas pour des ornements extérieurs qu'on se met en souci, sauf en ce qu'ils entraînent de nécessité interne.

Voilà sans doute trop d'égards à des détails de métier; mais

11. 50, 3. *Ostervald* :

Il y aura un feu dévorant devant lui,
et autour de lui il y aura une grosse
tempête.

Crampon :

Devant lui est un feu dévorant,
Autour de lui se déchaîne la tempête.

Centenaire :

Un feu dévorant le précède,
et autour de lui l'ouragan se déchaîne.

Jérusalem :

Devant lui, un feu dévore;
autour de lui, bourrasque violente.

12. *Journal*, V, 127. A propos du Psautier, particulièrement, *ibid.*, 83 : « Si j'en parle un peu longuement dans ce carnet, c'est qu'il s'agit d'un livre dont Jésus-Christ a dit que pas un *iota* ne passerait jamais et qui est à vrai dire le seul livre qui mérite ce nom. » Ailleurs, 87, Green revient sur la question des traductions, et ce principe est affirmé qu'il faut « essayer de retrouver le livre » que l'auteur « aurait écrit » dans notre langue s'il s'était servi de celle-ci. Principe qui apparaît risqué, car il permettrait de supposer chez le poète des opérations mentales différentes de celles qui nous sont seules connues; entre telle pensée de tel inspiré et tels moyens d'expression, il se produit des échanges et des retentissements que nous ne pouvons pas plus défaire que nous n'avons le droit de réorchestrer une symphonie de Beethoven; sur le métier des autres nous n'avons pas à broder. Il ne serait pas davantage respectueux de renoncer à jouer au piano le *Clavecin bien tempéré* : entre ces deux extrêmes se place le devoir de discrétion propre au traducteur; il n'exclut pas une énergie : Bach ressemble souvent à une sorte de miracle dont nous privent faiblesse d'interprétation ou fausse note.

deux circonstances très actuelles ne laissent pas d'aggraver le problème : d'une part, la situation des langues modernes, surtout depuis les deux dernières guerres, tout ensemble appauvries et envahies par la terrible concurrence du parler rudimentaire des rues et des journaux, — d'autre part, une tradition assez générale parmi les traducteurs français de la Bible, qui les a fait parfois ressembler de bon cœur, tantôt à des gens qui marchent sur des œufs, tantôt à des gens qui marchent sur les plates-bandes.

A cet endroit, je dois m'excuser si le sentiment des responsabilités m'oblige de parler à la première personne. On a beaucoup médité de la traduction Crampon, on le fait encore, même dans des cercles déférents. Pour ma part, je ne parviens pas à me sentir ingrat envers elle. Il est vrai qu'elle a franchement affronté le risque attaché à l'acceptation d'une langue de traducteur; mais elle y gagne ce mérite exceptionnel de nous offrir avec le texte un contact aussi voisin que possible de la lecture directe. Elle préfère encore la gaucherie à l'invention, mais sa bonne volonté, en s'effaçant devant les beautés de l'original, nous imprègne d'une beauté présente derrière elle. A mes yeux elle demeure, depuis les traductions du XVI^e siècle qui disposaient des libertés d'une langue en pleine ébullition, de beaucoup la moins décevante¹³.

A la Bible du Centenaire, personne ne saurait méconnaître ce qu'on doit pour son effort de science et de conscience. Je reste confondu quand je vois tant de connaisseurs qui le sont plus que moi se récrier devant la réussite de ses rédactions; si grande qu'en soit la valeur de document, je ne puis y voir une valeur de lecture. Ce que je crois y voir, c'est un austère scrupule qui s'interdit la recherche d'une forme belle, comme certains s'interdisent le culte des images; on croirait que Dieu s'y passe de la perfection formelle au point que celle-ci ne pourrait être qu'une idolâtrie, si ce n'est une profanation. Elle représente le type même de la traduction explicative qui ne vous met pas devant le tableau, mais vous prend par la main pour vous conduire à la place où fut le tableau. On peut y lire le Psautier sans se douter que le roi David ait pensé que Dieu prît plaisir à la beauté de son chant. L'idée que l'inoubliable du sens puisse être attaché à l'inoubliable de l'expression semble lui être la plus étrangère. Ainsi arrive-t-il (toujours selon ma réaction toute personnelle) que le traducteur qui vise au langage le plus neutre pour attein-

13. J'y ajouterai certains types remarquables de traduction donnés par Ed. Dhorme, et, parmi les innombrables traductions versifiées, celle de Desnoyers. La version Crampon a été très notablement améliorée, pour les Psalms, par la revision A. Robert.

dre le lecteur le plus moyen finit paradoxalement par élaborer un texte qui intéresse surtout les spécialistes.

L'instrument de travail indispensable est maintenant, pour le Psautier, ce fruit de toute une vie que représente la publication de Podechard. La partie traduction s'y anime constamment dans la dépendance de la partie critique et exégétique; elle ne va pas non plus dans le sens du mnémonique, de l'inoubliable, mais plutôt de l'élucidé. Par un tel texte, nul traducteur ne peut plus s'abstenir de passer : oserai-je dire qu'il se caractérise comme texte de passage? Événement dans l'histoire du Psautier français, on ne l'imagine pas facilement chanté. Au surplus, perte irréparable, la mort n'a laissé venir à nous que la première moitié du livre.

Ceci dit, on ne s'étonnera pas que plus d'une dizaine de traductions, anciennes ou récentes, aient été constamment sur notre table, et que nous n'ayons arrêté à peu près aucun choix sans avoir pesé les leurs; parmi elles figuraient au premier rang celles que je viens de nommer avec le regret de sembler ne pas assez reconnaître notre dette à leur égard; il faut y ajouter au moins celles de Mgr Garrone et de l'abbé Steinmann. Nous n'avons pas manqué non plus de relire les quelques psaumes auxquels Claudel a ajusté des répons d'inspiré.

Avions-nous la prétention de pouvoir mieux que personne? En gardant nos regards sur les apports de chacun, nous nous sommes fiés à deux ou trois chances qui peut-être ne s'étaient guère présentées. Qu'il me soit permis d'y compter d'abord une certaine conviction : celle que, lorsqu'on veut remettre un sanctuaire dans son état primitif, il ne suffit pas de relever les colonnes, il faut aussi ne pas changer de chapiteaux. On ne donne pas une pleine idée d'un texte en le détournant, dans l'un ou l'autre sens, des affections de son auteur. Personne n'imaginant d'exercer la vertu de renoncement au nom d'autrui, la bonne règle est : s'effacer pour ne pas effacer. Ce ne serait faire honneur ni au texte ni au lecteur ni au traducteur que de supposer un auditoire si dur d'oreille qu'on doive changer de diapason pour se mettre « à sa portée ».

Mais ceci n'est qu'une affaire d'intentions, et nous ne nous flattons pas d'être les premiers ou les seuls à avoir celles-là. Les deux autres chances, au contraire, paraissaient assez neuves; l'une était d'utiliser à fond, pour la première fois, des remarques faites sur les rythmes du psalmiste et sur les moyens de les approprier à une version française; la deuxième était la rencontre du prêtre, de l'exégète, du linguiste, du poète, du musicien, qui, au long de cinq ou six années, pouvait reconstituer quelque image des moyens dont disposait le psalmiste : car n'était-il pas l'héritier

et le porte-parole, à la fois, d'un sacerdoce et d'une riche tradition ininterrompue, d'un esprit, d'une langue, d'une invention poétique et musicale ? et même, tels indices donneraient à croire que plus d'un psaume est lui-même le fruit d'une collaboration.

Enfin le livre n'a pu devenir ce qu'il est que soumis au sentiment du peuple des fidèles et aux reprises des collèges de prêtres et finalement retravaillé par la collaboration des siècles. A notre essai nous ne saurions non plus souhaiter rien de mieux que d'être le commencement d'une longue épreuve dont l'autre extrémité reste dans le secret de l'avenir.

RAYMOND SCHWAB.

II

Dans quel esprit traduire les Psaumes ?

Les exigences auxquelles doit satisfaire toute traduction quelle qu'elle soit se ramènent au fond à une seule : celle de la fidélité. Traduire un texte, c'est le « rendre » fidèlement. A cet ensemble de signes devenu inintelligible, c'est donner de nouveau valeur de vérité, mais non pas d'une autre vérité que *la sienne*. A cette « lettre morte », c'est rendre la vie, mais *sa* vie. Cette vérité et cette vie mêmes que le texte avait pour ceux qui l'ont écrit, et qu'il a peut-être encore pour d'autres hommes. La vérité de certains textes n'est que locale et temporaire, incapable de passer, sans devenir erreur, au delà des Pyrénées. Tant pis : ce n'est pas au traducteur de corriger et d'adapter. La vie de certains textes est éteinte, incapable de se renouveler dans un air neuf. Tant pis : le traducteur n'a pas le droit de leur donner une vie de remplacement. Mais les grands textes vivent toujours.

Le cas de la traduction des textes bibliques n'est pas différent. C'est toujours la même exigence fondamentale de fidélité. Mais ce mot de fidélité prend un sens nouveau et plus fort. Car la vérité et la vie qu'il s'agit ici de rejoindre, la vérité et la vie de la Bible, ne lui viennent pas seulement des hommes qui l'ont écrite, mais de Dieu qui l'a inspirée. La Bible est tout ensemble Parole de Dieu et parole humaine. Le lecteur de la Bible, le traducteur de la Bible, doit être fidèle aux hommes *et à Dieu*.

L'erreur serait de croire qu'il y a là *deux* fidélités, d'imaginer qu'on peut séparer, voire opposer, dans la lecture ou dans la traduction de la Bible, l'attention à la Parole de Dieu et l'atten-

tion au langage humain. On verrait alors les uns, esprits réputés religieux, prétendre à un dialogue personnel et vivant avec la Parole de Dieu en restant indifférents aux traits humains de cette parole et à leur signification précise; les autres, esprits réputés positifs, répondre à grand renfort de philologie et d'histoire aux mille problèmes que posent les textes bibliques sans jamais y rencontrer le mystère de Dieu. Pour les uns comme pour les autres, ce serait être infidèles à la vérité de la Bible et donc à l'objet même de leur recherche. Car il en va de la Bible comme des sacrements, où le signifié n'est pas séparable du signe, où la grâce divine n'est pas séparable du geste humain.

Sans aller jusqu'à ce divorce, il faut avouer qu'une méfiance tenace tient souvent séparés, dans leur accès aux saintes Écritures, les fidèles (ou leurs pasteurs) et les exégètes. Pour prendre un exemple qui nous ramène à notre sujet précis, il n'est pas rare de voir des lecteurs fervents de la Bible se soucier assez peu de savoir si la traduction où ils la lisent est rigoureusement exacte, et craindre comme une « distraction », une « curiosité » ennemie de la *lectio divina*, les éclaircissements que cette traduction elle-même par sa rigueur, ou le traducteur par ses commentaires pourraient leur donner sur la portée exacte des textes. Car ce que ces fidèles cherchent dans la Bible, c'est la Parole de Dieu; qu'ils croient l'y trouver, et les soins excessifs d'un bon traducteur à peser les mots et les contextes leur paraissent indûment dérobés à l'essentiel, au profit d'un intermédiaire qu'il faut dépasser.

Mais, pas plus que le signe sacramentel¹⁴, le langage humain de la Bible ne peut être ainsi « dépassé »; et c'est tout au long de la *lectio divina* que le traducteur, l'interprète fidèle, reste un compagnon obligé. Certes, la Parole de Dieu, comme telle, le dépasse et lui échappe comme la grâce invisible au ministre du sacrement. Dans son origine, telle qu'elle jaillit du Silence, et dans son aboutissement, telle qu'elle retentit mystérieusement en l'âme qui l'écoute, la Parole de Dieu ne peut être traduite en aucune langue et elle n'en a pas besoin. Mais pour remonter à cette origine, pour parvenir jusqu'à cette fin, il n'est pas pour l'esprit de l'homme d'autre cheminement que celui que l'Esprit de Dieu lui-même a choisi de parcourir entre ces deux extrêmes : celui du langage humain. *Qui locutus est per Prophetas*. Pour entendre Dieu, il n'est donc pas d'autre moyen que d'écouter

14. Ou que l'humanité du Christ. Sainte Thérèse d'Avila raconte comment, dans les débuts de sa vie spirituelle, elle a cru un moment que cette humanité du Christ est un intermédiaire que la prière, à une étape plus avancée, dépasse pour s'adresser directement à la Trinité; et comment elle a compris son erreur : la vie spirituelle ne peut jamais se passer du Christ dans son humanité.

les hommes qu'il a inspirés, d'entrer avec eux dans la communion du langage. Il faut donc savoir leur langue — ou, tout au moins, avoir des amis qui le savent. Péguy regrettait de ne pouvoir lire l'Ancien Testament en hébreu, « entendre la Bible en juif », comme il disait. Mais, ajoutait-il, « j'ai des amis qui l'entendent. Et je les entends l'entendre ».

C'est là la tâche irremplaçable, humble et éminente, de l'exégète dans l'Église. Il n'est pas Père ni Docteur; il est cet ami, « l'ami de l'époux, qui entend sa voix », et notre ami aussi; en traduisant, en faisant réentendre fidèlement des paroles humaines telles qu'elles furent dites et non autrement, il nous remet la Parole de Dieu, *elle-même et non une autre*, que nous inventions ou transposerions à notre fantaisie. Son attention à percevoir exactement « ce que parler veut dire », ce que parler voulait dire pour ces hommes-là, qui ont parlé en des temps différents et de bien des façons, *multifariam multisque modis*, cette attention n'est pas une vaine curiosité historique; elle est requise pour l'intelligence religieuse authentique de la Bible. Ses scrupules de fidélité littérale importent à la fidélité tout court.

*
**

Si donc l'ensemble des fidèles doit être appelé, comme les nombreuses initiatives qui ont accompagné ou suivi l'encyclique *Divino afflante Spiritu* paraissent l'indiquer, à une connaissance plus directe de la Bible, il nous semble que ce « mouvement biblique » ne peut aboutir dans la vérité que par des contacts et des échanges renouvelés entre le peuple chrétien et les exégètes (principalement, sans doute, par l'intermédiaire des prêtres chargés de responsabilités pastorales). Si, en particulier, c'est dans l'assemblée liturgique elle-même que le chrétien moyen doit trouver de plus en plus largement une introduction aux saintes Écritures, il importe que les lectures bibliques faites dans cette assemblée, que les chants bibliques qui en exprimeront la prière, que les homélies qui commenteront les unes et les autres, répondent à ce souci primordial de fidélité. Le peuple chrétien a droit à la Bible telle qu'elle est.

Ici une difficulté surgit. Des prêtres chargés de responsabilités pastorales l'exprimeront peut-être en disant que ce qu'ils réclament avant tout, c'est une Bible française « que nos gens comprennent ». Mais ce vœu peut être pris en deux sens, inégalement recevables, et qu'il faut distinguer.

Veut-on dire que l'exégète, dans ses traductions (et dans son exégèse pour autant qu'elle obtient un retentissement pastoral), doit parler français, et non patois de Canaan ? C'est l'évidence

même, et l'on ne fait ainsi qu'énoncer cette vérité première : pour traduire une langue dans une autre, il faut connaître les deux langues. On accordera toutefois sans difficulté qu'il arrive à des traducteurs d'oublier leur langue maternelle. Et ce devrait être un des bienfaits de ce contact rétabli, que nous venons de réclamer, entre les exégètes et la communauté chrétienne, que de rappeler aux premiers la nécessité d'être compris de la seconde, et de mettre les traductions à l'épreuve irremplaçable de l'usage, en particulier de l'usage public. A condition toutefois que l'épreuve soit assez persévérante pour être concluante, que l'on ne rejette pas trop vite comme incompréhensibles des mots ou des expressions, peut-être mystérieux, mais nullement inassimilables, que l'on n'exclue pas enfin la possibilité d'un enrichissement, précisément par la Bible, de l'univers mental et verbal de « nos gens ».

Et ceci amène à considérer le second sens que l'on peut donner au souhait d'une Bible « que nos gens comprennent ». Veut-on par là leur éviter tout dépaysement, veut-on qu'ils écoutent la Bible sans y trouver un autre climat qu'à nos sermons ou à nos cercles d'études ? Eh bien, non ! Il faut en prendre son parti. La Bible n'est peut-être pas telle que nous l'aurions nous-mêmes écrite à l'issue d'un Congrès de l'Union des Œuvres, voire d'un Congrès du C.P.L. Il peut s'y trouver des éléments rebelles à nos méthodes pédagogiques, voire à notre façon de comprendre la catéchèse liturgique. Mais la Bible est ainsi. Elle est peut-être une nourriture trop forte pour que nous la dispensions aux fidèles sans les y préparer (aussi bien, pasteurs et fidèles, nous ne l'assimilerons que si nous sommes nous-mêmes vivants, et vivants dans l'Église à qui la Bible est destinée). Mais nous n'avons pas le droit de l'accommoder, elle, à nos petites sauces. Et si nous décidons sérieusement de travailler pour que la Bible soit mieux connue des fidèles, pour qu'elle remplisse leur prière et leur vie, il faut nous attendre à des difficultés, pour nos fidèles et pour nous. Mais ces difficultés sont l'occasion et la condition d'une croissance et d'une authenticité nouvelles. La Bible est à la mesure de l'Église universelle. Peut-être vivons-nous (fidèles et pasteurs) un christianisme trop étriqué. Grandissons donc à sa mesure. *Cresce et manducabis*¹⁵.

Ainsi l'exigence de fidélité qui s'est imposée au traducteur de la Bible doit retentir par lui jusqu'au lecteur de la Bible. Pro-

15. C'est l'exhortation que saint Augustin met sur les lèvres de la Parole : « Je suis la nourriture des forts. Tu ne me transformeras pas en toi-même, comme tu le fais de la nourriture de ton corps; mais tu seras transformé en moi. Grandis pour me manger. *Cresce et manducabis.* »

poser la Bible en français au lecteur chrétien, ce ne peut être mettre la Bible « à la portée » de ce lecteur, ce doit être l'inviter à se mettre lui-même en route pour entrer dans la Bible, à obéir à un *appel* de la vérité. L'angoisse du traducteur qui veut être fidèle, ce n'est pas de ne pas réussir à être compris du premier coup, c'est de ne pas réussir à faire entendre cet appel.

*
**

Dans le cas des *Psaumes*, cette exigence de fidélité reçoit deux précisions importantes, du fait de deux caractères qui appartiennent éminemment à ce livre, encore qu'il partage l'un et l'autre avec maints autres textes bibliques.

En premier lieu, les *Psaumes* sont des textes *poétiques*. Il faut donc que la traduction s'efforce d'en rendre l'essence poétique. Elle doit donc rendre la « forme » aussi bien que le « fond », car cette distinction de « fond » et de « forme », déjà décevante en tout autre cas, devient un non-sens en poésie. Prétendre traduire les *Psaumes*, sans chercher à saisir et à exprimer cette unité des mots, avec leur poids, leur couleur et leur rythme, et de la passion et la pensée qu'ils portent, serait trahir, non pas seulement la beauté, mais la vérité des *psaumes*. (On ne trahirait pas davantage une parabole évangélique si l'on se contentait d'en donner la « pointe », en omettant purement et simplement la parabole elle-même.) Sur les difficultés et aussi les ressources que la langue et l'esprit français opposent et proposent à une traduction française de la poésie hébraïque, je n'ai pas besoin d'insister ici après M. Schwab. Mais il fallait rappeler qu'on ne s'embarrasse pas ainsi de soucis littéraires qui pourraient rester étrangers à un traducteur de la Bible, mais qu'on obéit, une fois encore, et sur un point essentiel ici, toujours à la même exigence de fidélité¹⁶. Ce serait manquer, non pas aux belles-lettres, mais à la vérité propre des *Psaumes*, que de « remplacer le poétique par l'oratoire, ou ce poétique-là par un autre ».

En second lieu, les *Psaumes* sont un livre de *prière*. Ce carac-

16. Cette unité indissociable du « fond » et de la « forme », dans les textes bibliques (comme dans tous les autres textes), c'est au fond ce qu'enseigne la doctrine des « genres littéraires », récemment rappelée et consacrée par l'encyclique *Divino afflante Spiritu*. La reconnaissance du genre littéraire d'un texte n'est pas une ressource commode de l'exégèse, pour se tirer, par exemple, de difficultés relatives à l'inerrance biblique. Elle est la condition nécessaire pour atteindre le texte dans sa *vérité*. On ne traduit pas un texte en « dégageant » l'enseignement. Cet enseignement est *dans* le texte, et refuse d'en sortir. C'est donc le texte, chair et esprit, qu'il faut comprendre et traduire.

tère donne une singulière étendue à l'exigence de fidélité à laquelle est soumis celui qui traduit les Psaumes dans l'Église et pour l'Église. Car il ne suffit pas que soit rendu le mouvement de la prière des psalmistes, de telle sorte qu'un lecteur chrétien puisse, aujourd'hui, savoir comment priaient ses pères; il ne suffit pas encore que cette antique prière, ainsi proférée de nouveau devant lui, stimule ce lecteur à une prière nouvelle; il faut que la prière des psalmistes devienne sa prière de chrétien. Car l'Église, gardienne des Écritures, n'a pas gardé le livre des Psaumes comme un simple témoin de son histoire, ou même comme une Parole de Dieu qu'on écouterait seulement; elle a gardé le livre qui fut celui de la prière d'Israël comme étant toujours le livre de sa propre prière, à elle qui est toujours l'Israël selon l'esprit. La prière des Psaumes n'est pas une prière d'autrefois; elle est toujours vivante. C'est pourquoi une traduction des Psaumes n'est *pas encore* entièrement fidèle, tant qu'elle n'a pas traduit en prière une prière, tant que, par elle, le psaume n'est pas de nouveau prononcé, chanté, lancé vers Dieu *in conspectu Ecclesiae*.

Ici, le traducteur ne peut qu'attendre de ses frères — il ne convient plus de dire : de ses lecteurs — l'achèvement de son œuvre. Il propose à leur voix vivante ces mots qu'il a voulu fidèles et qui ne le seront enfin que lorsque cette voix les chargera de nouveau de leur vérité la plus secrète et la plus essentielle : le mouvement d'un homme, d'une communauté d'hommes, vers Dieu.

Le traducteur des Psaumes a donc voulu servir ses frères dans l'acte même de leur prière. Mais on n'impose pas un tel service. Aux Psaumes eux-mêmes d'exercer leur puissance contagieuse, de se refaire prière sur les lèvres de ceux qui les auront entendus — si du moins le traducteur, comme c'est sa crainte permanente, n'a pas, par sa faute, empêché cette puissance de faire sentir ses effets. Mais toute intervention personnelle, pour « faire prier » sur les Psaumes, doit rester interdite au traducteur : pas de sollicitation, pas de coup de pouce qui ferait aisément vibrer une « corde sensible ». Nous disions tout à l'heure : ne pas remplacer ce poétique-là par un autre. Il faut dire à présent : ne pas remplacer cette prière-là par une autre. Certes, la prière des Psaumes ne sera pas toujours « naturelle » au chrétien d'aujourd'hui; et nous touchons de nouveau ici aux difficultés qu'une proposition sérieuse de la Bible au peuple fidèle ne peut manquer de rencontrer. La prière des Psaumes, une fois qu'elle ne sera plus ce latin qui soutient de son incantation, ou le sommeil, ou une prière individuelle et individualiste, une fois qu'elle sera elle-même, paraîtra peut-être plus d'une fois un *obstacle* à la

prière. Parce qu'elle est passionnée, voire violente, ou parce qu'elle entraîne l'âme hors d'elle-même pour l'associer à la louange du monde, d'un monde qui a perdu pour nous son caractère sacré, ou parce qu'elle porte l'empreinte des événements d'une histoire concrète, qu'elle exprime des espoirs charnels, qu'elle maudit des ennemis morts depuis longtemps, ou parce qu'elle est chargée d'un sens mystérieux, cette prière choquera, étourdira, déconcertera les chrétiens trop « habitués ». Elle leur donnera le mal de mer, ou le mal des montagnes. Mais à ceux qui entreront en elle, aidés par ceux qui, dans la communauté, sont les chefs de la prière, la prière des Psaumes ouvrira un monde nouveau : les cieux et la terre, le pain et le vin, le rire et les larmes, la vie et la mort, la guerre et la paix, l'angoisse, l'attente et l'action de grâces, c'est avec tout cela qu'ils prieront, non plus dans un coin, mais dans la solidarité du peuple de Dieu au complet : les rois et les mendiants, les pécheurs et les sages — et le Messie. L'harmonium de la paroisse soutiendra le chant de l'Israël de tous les temps.

*
* *

Il est trop évident qu'en rappelant ainsi les conditions que doit satisfaire une traduction française fidèle des Psaumes, on ne prétend pas qu'elles soient accomplies dans la traduction dont les premiers extraits destinés à l'usage liturgique sont ici présentés. Nous croyons toutefois pouvoir dire que, de plus en plus consciemment, elles ont guidé notre travail. Elles rendent raison, en particulier, de son caractère collectif. Sur ce dernier point, nous devons à nos lecteurs quelques explications.

Aux divers aspects que prend l'exigence unique de fidélité, dans l'affaire de la traduction et dans le cas précis de la traduction des Psaumes, correspondent divers soucis et diverses compétences, dont la présence simultanée chez le traducteur permet seule d'espérer, sinon de réussir, du moins d'éviter un trop grave échec. Cette richesse et cette tension, il a paru plus sûr et moins présomptueux de la chercher dans le dialogue entre plusieurs. Telle a été déjà la méthode suivie pour la première édition de ces *Psaumes*, parue en 1949 dans la « Bible de Jérusalem ». C'est le principe et la pratique de la « Bible de Jérusalem » que de soumettre le travail de chaque traducteur à l'épreuve d'une critique, venant non seulement de ses pairs dans l'exégèse, mais d'hommes avertis des pouvoirs de la langue et des besoins du lecteur chrétien. Cette règle a été suivie pour les *Psaumes*, mais elle a été poussée plus loin, puisque l'œuvre originale elle-même a été élaborée en commun par deux collaborateurs aux qualifi-

cations très diverses : le P. Tournay, professeur à l'École Biblique, et qui étudiait depuis quinze ans l'exégèse des Psaumes, et M. Raymond Schwab, écrivain que ses travaux antérieurs avaient familiarisé de longue date tant avec les problèmes de la poésie qu'avec les problèmes de la traduction. Ils se sont rencontrés sur les principes d'une méthode dont l'essentiel n'a pas varié. Pour la présente révision, une collaboration nouvelle et capitale est venue, d'un tout autre horizon, compléter les deux premières : celle du P. Gelineau, qui se préoccupait depuis plusieurs années, en accord avec le Centre de Pastorale liturgique, de créer pour l'usage pastoral une version française des Psaumes qui fût chantable, et les mélodies sur lesquelles elle serait chantée. La confrontation de ses propres travaux et des *Psaumes* de la « Bible de Jérusalem » a vite conduit de part et d'autre à rechercher et à réaliser une collaboration plus étroite. Les psaumes ici présentés en sont les premiers fruits. A cette collaboration, le P. Gelineau apportait, outre son travail, son expérience : celle de nombreux essais de chant français des Psaumes, réalisés dans des communautés chrétiennes concrètes, paroissiales ou religieuses. Ainsi réunis, et ainsi reliés aux diverses communautés de travail, de culture et de vie auxquelles chacun d'eux appartenait, le dominicain exégète, le jésuite musicien et le poète ont espéré que leur œuvre serait « catholique » et qu'ils n'oublieraient, ensemble, ni la vérité hébraïque, ni la vérité poétique, ni la vérité de la prière. Aux trois déjà nommés, s'est adjoint enfin le signataire de ces lignes, qui, s'il n'apportait à l'équipe d'autre compétence que celle de l'éditeur, y ajoutait toutefois l'expérience acquise en éditant précisément la « Bible de Jérusalem ». C'est à ce titre qu'il espère, lui aussi, contribuer à servir la prière de ses frères dans l'Église, et qu'il peut dès maintenant, après maintes rencontres et échanges, entre Paris, Lyon et Jérusalem (sans oublier certain presbytère du Beaujolais), témoigner et de la peine et de la joie que donne un tel effort fraternel vers la fidélité.

TH.-G. CHIFFLOT, O. P.

« JE VEUX PSALMODIER EN ESPRIT, MAIS JE VEUX AUSSI PSALMODIER AVEC INTELLIGENCE »
(1 Cor., 14, 15).